

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

255 | 2009

Les étrangers dans l'armée française

Les canons à balles dans l'armée du Rhin en 1870

Roland Koch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6765>

ISBN : 978-2-8218-0522-4

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 95-107

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Roland Koch, « Les canons à balles dans l'armée du Rhin en 1870 », *Revue historique des armées* [En ligne], 255 | 2009, mis en ligne le 15 mai 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6765>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Revue historique des armées

Les canons à balles dans l'armée du Rhin en 1870

Roland Koch

- ¹ Les « viscosités intellectuelles » qui ont émaillé cette « triste » campagne de 1870, ont conduit, entre autres, à l'emploi irrationnel de l'artillerie, engagée par petits paquets de batteries alors que l'Empire avait démontré l'efficacité des grosses batteries ¹. Cette remarque concerne également les canons à balles. Cette arme, cause de pertes importantes chez les Prussiens, était utilisée comme les canons d'artillerie. Elle aurait été encore plus efficace et utile dans le cadre des armes de l'infanterie ².

C'est une arme redoutable

- ² Une étude du général Frère ³ estime que les pertes allemandes, en 1870, étaient dues à 90 % aux armes d'infanterie et seulement à 5 % aux projectiles d'artillerie ⁴. On ne peut pas attribuer les pertes prussiennes au seul chassepot adopté en 1866 et qui, tout en surclassant le Dreyse allemand, ne pouvait à lui seul créer une telle disproportion des pertes. Les résultats de tireurs habiles, ce qui n'était pas le cas pour la majorité des fantassins français, étaient médiocres dans le contexte émotif d'un combat : le général Devaureix ⁵ cite des hommes qui, dans des moments de crise, pour s'étourdir, tiraient en l'air. Ardant du Picq n'écrit pas autre chose : « *Ils tirent pensant repousser les balles ennemies* . » Ou encore, excités, arrivant en renfort de la première ligne, ils tiraient dans le dos de leurs camarades ⁶. D'autre part, il faut tenir compte du fait que les balles arrivant à 400 mètres avec une trop grande incidence ⁷, se fichaient en terre sans grand dommage pour l'ennemi.
- ³ Certes, il convient de se rappeler qu'en 1870, une tactique périmée s'opposait à un armement dont la puissance de feu ne pouvait plus se comparer à celles des guerres précédentes, où les bataillons en ordre serré pouvaient progresser sans grand risque jusqu'à portée de fusil de l'adversaire. Il ne restait plus qu'une courte distance à parcourir, le plus vite possible, pour aborder l'ennemi. L'attaquant paya un lourd tribut au manque de prospective de l'état-major. Le roi de Prusse, sitôt connue la saignée de sa

garde le 18 août à Saint-Privat, interdit toute attaque, en terrain découvert, sans préparation d'artillerie. Il recommanda la progression par bonds successifs⁸. Enfin, la tendance à dégarnir le centre pour renforcer les ailes et déborder l'adversaire fut généralisée même au niveau bataillon.

- 4 Le tableau en annexe souligne la différence sensible voire énorme entre les pertes prussiennes et françaises. Il convient d'en rechercher les causes.
- 5 Il s'agit de données établies tant par le Grand État-Major prussien que par la section du Service historique de l'armée française et publiées par la *Revue d'Histoire* entre 1899 et 1911. D'après des rédacteurs français, celles-ci auraient très bien pu être divulguées dès la fin août 1870 à Metz et non en 1902 avec une publication des données où seules des erreurs matérielles ont été rectifiées, (inexactitude d'addition dont une dans la colonne des milliers ainsi que des pertes portées deux fois). Enfin, il faut tenir compte de ce que le général Canonge appelle « *le douloureux problème à plus d'un titre des disparus* »⁹.
- 6 En 1870, le haut commandement considérait ces « *disparus* » comme des tués ou des blessés que le repli rapide des troupes n'aurait pas permis de ramasser. La vérité semble en être tout autre : il s'agirait plutôt du vieux problème de soldats refusant le combat, en un mot de fuyards. Le 16 août, on comptait 4 248 disparus qu'on ne pouvait pas assimiler aux pertes, car très souvent ils reparaissaient quelques jours plus tard. Le général Jarras, chef d'état-major de Bazaine rapporte que le 16 août, la route de Metz était tellement encombrée par une cohue de soldats en désordre que l'escadron d'escorte dut frayer un passage au maréchal, sabre au clair. Il ajouta qu'il n'avait jamais rien vu de semblable et Bazaine de lui confier : « *Que voulez-vous faire avec des gens pareils ?* »¹⁰
- 7 Ce jour-là, les Prussiens ne firent pas de prisonniers et ce ne fut pas « *l'épée dans les reins* » que l'armée quitta le champ de bataille. Au contraire, accablés par la perte de 711 officiers et de 15 079 hommes tués ou blessés¹¹, les Prussiens craignaient qu'une attaque de cavalerie française contre leurs propres troupes démoralisées transformât leur échec en déroute totale¹². À qui faut-il attribuer les très nombreuses pertes ennemies ?
- 8 Le commandant Reboul du Service historique de l'armée fit paraître en 1910 un opuscule de 183 pages chez Chapelot sur les canons à balles de 1870 qui avaient été conçus pour « *prolonger les rafales d'infanterie aux portées moyennes entre le fusil et le canon.* ». Leur rapidité de tir devait suppléer la pénurie de combattants et augmenter la justesse de tir, donc décupler la puissance de l'infanterie¹³. Il remarqua que « *l'action des canons à balles n'a pu être précisée que dans un certain nombre de cas. Dans d'autres quoique indéniable, elle est restée indéterminée parce que les Prussiens ont souvent confondu ces salves avec celles de la mousqueterie et surtout parce qu'ils ont de parti pris dénigré cette arme dont ils redoutaient l'effet moral (...)* ». Ce qui ne les a pas empêchés de se servir immédiatement des pièces livrées intactes par Bazaine, contre Chanzy à Orléans et au Mans !

Une arme supérieure aux mitrailleuses de l'époque

- 9 Que sont donc ces fameux canons à balles imposés par Napoléon III et qu'on considérait, à l'époque, comme une fantaisie de l'Empereur ? Celui-ci, avait une culture militaire supérieure à celle de la plupart de ses généraux. Formé à l'école d'artillerie de Thoune, il voulait une arme pour combler le vide entre 500 mètres, portée des boîtes à mitraille de l'artillerie, et 1 200 mètres, portée minimale de l'obus à shrapnel. Il avait d'ailleurs rédigé

une étude sur *Le passé et l'avenir de l'artillerie en France*, où il commentait le rapport de Robert de la Mark, maréchal de France sur les « mitrailleuses » de Pedro Navarro ¹⁴.

- 10 Le capitaine Verchère de Reffye à qui l'on doit également le canon de 7 doté d'une culasse mobile, abandonna le système « Gatling » de la guerre de Sécession. En 1866, il présenta une bouche à feu composée de 25 tubes en acier entourés d'une enveloppe en bronze montée sur un affût de 4 modifié. Les tubes étaient rayés au calibre de 13 millimètres pour tirer des balles oblongues en plomb de 54 grammes. La charge était de 12 grammes de poudre en 6 rondelles comprimées. La douille était en clinquant et le culot en laiton. Ces cartouches étaient placées par 25 dans des boîtes permettant chacune de charger simultanément les 25 tubes. Elles étaient mises à feu, par percussion ; les percuteurs étaient armés et déclenchés successivement. La cadence de tir pouvait atteindre 125 coups par minute. La précision du tir était très grande, jusqu'à mille mètres, note le général Challeat ¹⁵. Cette arme était d'un emploi aisé, si l'on se réfère aux lettres écrites à l'inventeur par les officiers commandant ces batteries ¹⁶. Néanmoins, il était compliqué d'obtenir une hausse exacte. Le règlement prévoyait un « *tir progressif* », mais il était difficile d'observer les points d'impact. Dépouvu de cartes ¹⁷, il ne restait plus à ces officiers qu'à demander les renseignements aux batteries d'artillerie, si l'une d'elles se trouvait à proximité.
- 11 Le système belge, la mitrailleuse Montigny, se révélait bien moins fiable. Une batterie de mitrailleuses « Gatling » avait été employée au Mans et les Bavares avaient essayé une batterie de 4 mitrailleuses « Feld » à tir continu. Ce ne fut qu'après la découverte de la poudre pyroxyle, sans fumée, ne produisant plus l'encrassage des tubes, que l'adoption de calibre plus petit fut possible et, par voie de conséquence, la réalisation d'une arme automatique, tirant par rafale à 600 coups/minute, fut mise à l'étude. La première apparition de ces mitrailleuses automatiques sur les champs de bataille se fit en Mandchourie en 1905 entre Russes et Japonais avec les résultats que l'on connaît. Leur principe de fonctionnement était à peu près identique à celui des armes actuelles, soit par emprunt de gaz, soit par court recul du canon ¹⁸. Les plus récentes, multitubes dans le style de la Gatling, ont une cadence de tir de près de 6 000 coups par minute.
- 12 190 canons à balles étaient engerbés au début de la guerre. 168 ont été livrés à l'armée du Rhin, soit 28 batteries de 6 canons. Une par division qui avec les deux batteries de 4 formaient l'artillerie divisionnaire ¹⁹. Les tubes étant rigoureusement parallèles, la dispersion s'inscrivait, pour une gerbe, dans un carré de 4,50 mètres à 600 mètres, de 10,50 mètres à 1 400 mètres et de 15 à 2 000 mètres. Un pivot commandé par un volant permettait de changer la hausse et d'inscrire une rotation de l'arme de 29 mètres à 100 mètres. Des cartouches à balles multiples étaient en dotations (environ un tiers). Bazaine a remis aux Prussiens 12 batteries. En 1876, 172 pièces ont été rachetées aux Belges à qui les Allemands les avaient cédées.
- 13 À la veille de la guerre de 1914, la France ne disposait que de 2 000 mitrailleuses aux armées et de 3 000 pour la défense des places fortes. Seule une dotation de 2 mitrailleuses par bataillon de l'armée d'active fut possible, la réserve étant quelque peu négligée.

Une arme souvent mal utilisée

- 14 La *Revue d'Histoire* publia en 1909 et 1910 plusieurs fascicules traitant de l'action de ces canons à balles. Sont citées de nombreuses lettres d'officiers, commandants de batteries,

insistant sur la facilité d'emploi de ces pièces dont le personnel, soulignent-ils, pouvait être formé en quelques heures. Les très rares incidents furent dus exclusivement à la négligence de quelques servants. La revue proposait l'étude de l'emploi de l'arme dans les différents combats de l'armée du Rhin. De Saarbrücken, où elle servit de démonstration devant l'Empereur, à Spicheren, Fröschwiller, Borny, et surtout pendant ce que les Prussiens appelèrent la crise des 16-18 août, d'autres la crise de Vionville et Saint-Privat. Comme ces batteries n'étaient pas différenciées par rapport aux batteries de canons, il était difficile de suivre leur emploi sur le terrain.

Wissembourg, le 4 août 1870

- 15 Surprise, la division Abel Douay se défendit comme elle put. Une batterie de canons à balles après quelques salves fut prise à partie par une concentration de tirs adverses, victime de sa renommée naissante et de la terreur qu'elle inspirait. Offerte directement, sur une crête, aux coups de l'adversaire, elle était vouée à l'échec. Le général Abel Douay fut mortellement blessé en cherchant un nouvel emplacement pour cette batterie. Une grande partie de cette petite division put se replier sur le gros du 1^{er} corps.

Spicheren, le 6 août 1870

- 16 Deux batteries de canons à balles ont d'abord cherché à se conformer à l'instruction officielle : c'est-à-dire participer à l'emploi en contrebatterie de l'artillerie en général. Elles furent prises à partie par une masse d'artillerie adverse qui concentra son tir sur elles, marquant une fois de plus, la préoccupation qu'avait l'ennemi de les neutraliser. En revanche, chaque fois que ces armes prenaient l'infanterie pour cible, même à courte distance, les résultats étaient probants : les relations des corps de troupe témoignent à quel point ces engins étaient efficaces, (attaque du Rothenberg où le général von François, à la tête de sa brigade, fut fauché par une rafale de mitrailleuse). Le tableau des pertes souligne le prix de l'offensive imprudente de la 14^e division (von Kamecke) et du général Alvensleben²⁰, qui rameutant les 12^e, 48^e et 52^e régiments brandebourgeois du 3^e corps de la 2^e armée avait pris le commandement des troupes sur le théâtre d'opérations.

Fröschwiller, le 6 août 1870

- 17 Ce fut un combat frontal, une des batailles les plus sanglantes de l'histoire militaire selon le général Schnell, ancien secrétaire d'État à la défense de Bonn²¹. Le terrain offrant des vues limitées n'était favorable ni à l'artillerie ni aux canons à balles. Certes, aux distances moyennes, ces derniers obtinrent des résultats appréciables mais ceux qui tentèrent de lutter à grande distance contre des batteries ennemies ne réussirent qu'à concentrer sur eux le tir de l'adversaire. Mac-Mahon vint voir ces nouvelles pièces qu'il ne connaissait pas. Il estima qu'elles n'avaient pas assez de portée pour lutter à cette distance et les fit retirer. Elles rejoignirent les batteries de la division Duclot. Le pont de pierre de Brückenmühl, point de passage obligé, constitua un excellent objectif pour les mitrailleuses. Les attaques ennemies, malgré l'initiative de se porter vivement en avant par bonds successifs, furent brisées avec des pertes sévères.
- 18 Le résultat de leurs tirs contre les Bavares débouchant du bois de Langensoulsbach est connu. Tous les efforts des Bavares pour franchir la clairière furent vains et le tir des

mitrailleuses permit la contre-attaque du 1^{er} zouave. En résumé de cette journée, le rédacteur de l'article conclut que les mitrailleuses ne pouvaient lutter aux grandes distances contre l'artillerie allemande, aux distances rapprochées, elles étaient vulnérables et leurs tirs sans grands effets à cause du manque de dispersion de la gerbe. Par contre, entre 800 et 1 500 mètres, sur des points de passages obligés, elles fournissaient des résultats appréciables à condition d'être abritées contre le tir de batteries ennemies ²².

Borny, le 14 août 1870

- 19 Le capitaine Mignot, souligne l'historique, était l'un des rares officiers qui avait pu se procurer une carte ²³ ; l'appréciation des distances fut aisée. Ouvrant le feu en un tir progressif sur un ennemi invisible ²⁴, il parvint à des résultats qui auraient contribué à l'insuccès de la 5^e batterie prussienne de von der Goltz. La batterie de la division Castagny, sur tirs repérés d'avance facilitant le pointage, obtint des résultats des plus convaincants. D'après le rapport du général Garnier des Garrets : « *Le spectacle était terrifiant, des rangs entiers tombaient, les pelotons, l'un après l'autre étaient littéralement fauchés.* »²⁵ La comparaison des pertes confirme ce témoignage

Les combats autour de Metz, les 16-18 août 1870

Rezonville, Mars-la-Tour, le 16 août 1870 ²⁶

- 20 L'expérience de Spicheren et de Fröschwiller ne fut pas retenue. Les batteries ²⁷ furent engagées dans les mêmes conditions que les pièces de 4. Les relations françaises sont sobres tant sur leur emploi que sur les résultats. Les historiques régimentaires prussiens notent les effets terribles de ces mitrailleuses souvent confondues avec le tir des chassepots. Si l'on tient compte de la consommation en boîtes à balles, on peut admettre des résultats importants. Les monuments élevés près de Rezonville le confirment. Ainsi, le 6^e brandebourgeois, numéro 52 ²⁸, perdit en une attaque 52 officiers et 1 202 hommes du rang.
- 21 Le 16 août vers deux heures du soir ²⁹, le général Alvensleben ordonna à la brigade de cavalerie Bredow de mener une charge pour dégager l'infanterie prussienne exsangue. Ce fut la « *Totenritt* », la chevauchée de la mort. La brigade fut presque anéantie par le tir des mitrailleuses et des chassepots. Le fils de Roon, ministre de la Guerre, fut tué. Bismarck dont le fils fut blessé d'une balle de mitrailleuse, écrivit à sa femme : « *Toute la plaine qui s'étend près de Mars-la-Tour était toute blanche et bleue des cadavres de nos cuirassiers et de nos dragons.* » Dans une autre lettre adressée à son épouse le 17 août, il notait, plein d'amertume : « *Le 3^e hussard, les 13^e et 16^e uhlands, mes pauvres cuirassiers jaunes ont perdu au cours de cette charge insensée, ordonnée par Voigts-Rheetz ³⁰, le tiers de leurs hommes et la moitié de leurs officiers.* »³¹ Ce même jour, deux ou trois heures plus tard, ce fut la 38^e brigade, plus connue sous le nom de son commandant, la brigade Wedel, qui attaqua le 4^e corps de De Ladmiraud. Arrivant par la droite du champ de bataille après une marche de plus de 45 kilomètres, elle reçut l'ordre du général Schwartz-Koppen d'attaquer vers « *l'arbre en boule* » (cote 261).
- 22 Ce fut le drame du ravin de la Cuve où, en moins d'une demi-heure, cette brigade perdit 2 500 hommes décimés par le tir conjugué des mitrailleuses, des chassepots et des pièces

de 4³². Les rescapés, pris de panique, s'enfuirent, entraînant d'autres troupes avec elles. Pour soulager l'infanterie, une charge de la seule unité de cavalerie disponible fut décidée. Ce fut un régiment de dragons dont 3 escadrons, fait unique dans les annales de la cavalerie, furent tirés au sort. Ils subirent les feux croisés de l'infanterie et des mitrailleuses de la division de De Cisse³³ et perdirent 120 hommes sur 400, les rescapés étant fait pour la plupart prisonniers³⁴. « *Les canons à balles ont beaucoup donné, écrit le capitaine de Sermet ; je trouve même qu'ils donnent trop, c'est-à-dire que l'infanterie se plaint toujours quand elle n'est pas accompagnée de mitrailleuses.* »³⁵ De plus, l'effet moral de leur action est indéniable. « *Sans ces armes, la campagne aurait été aussi courte que celle contre l'Autriche.* »³⁶

Saint-Privat et Gravelotte, le 18 août 1870

- 23 Il s'agit de deux combats entièrement distincts : Gravelotte, où le roi de Prusse avait fait installer son quartier général, était à plusieurs heures de cheval du prince Frédéric-Charles de Prusse commandant la 2^e armée prussienne vers Saint-Privat³⁷.
- 24 Les batteries de canons à balles jouèrent le 18 août un rôle important. Les témoignages de l'ennemi en font foi. « *Vouloir avancer encore, c'est la mort certaine.* »³⁸ Puis ce fut le tour du 84^e du même corps de subir des pertes notables. Ensuite, ce fut l'attaque de flanc de la 4^e batterie lourde prussienne qui ne soupçonnait pas la présence de la batterie Guérin. En quelques minutes, tout le personnel et tous les chevaux exceptés huit, furent à terre. Quelques rescapés s'enfuirent abandonnant leurs pièces qui furent récupérées par une batterie du 13^e RA du 4^e corps français. Enfin, le 85^e déjà éprouvé, dépassant la ligne des batteries, fut littéralement décimé par le feu de la 8^e batterie du même corps. Elle venait de remporter des succès considérables. La batterie Saint-Germain de la division de De Cisse^y, à l'ouest d'Amanvillers, prenant d'enfilade la tranchée du chemin de fer en construction, infligea des pertes sérieuses à l'ennemi se préparant à attaquer vers Saint-Privat. Il semble d'ailleurs que les pertes de la garde prussienne, attaquant sur un ordre jeté à la hâte³⁹ par un Frédéric-Charles exaspéré par la lenteur de la progression de ses troupes, soit le fait, non du 6^e corps de Canrobert⁴⁰, mais de la brigade Goldberg qui, sur ordre du général de Cisse^y, avait exécuté une conversion à droite prenant ainsi les colonnes ennemies en enfilades⁴¹. En revanche, il est difficile de déterminer la part prise par la grande batterie, 60 pièces de 4, formée en fin de soirée, à l'initiative du colonel de Montluisant qui, d'après l'historique, créa des troubles visibles dans les rangs des assaillants⁴².
- 25 À Gravelotte, les capitaines, commandant les batteries de canons à balles, comprirent qu'il valait mieux ne pas engager la lutte contre l'artillerie adverse, car c'était contre l'infanterie que des résultats visibles étaient obtenus. Les mitrailleuses donnèrent sur le versant ouest du ravin de la Mance, provoquant ainsi une panique. Les rescapés prussiens se réfugièrent au fond du ravin, d'autres, s'enfuirent vers Gravelotte⁴³. D'après l'historique français, on peut dénombrer à la fin de l'après-midi dans ce ravin, un nombre important de compagnies, (environ 59 !) sans liens tactiques et qui n'étaient plus capables de discerner qui était l'ami ou l'ennemi. À 7 heures du soir, après une accalmie, le roi de Prusse en personne, voulant un résultat et croyant déceler, chez les Français, « *les indices d'une profonde lassitude* »⁴⁴, tout en supposant leur retraite après le bombardement⁴⁵, ordonna une dernière attaque. La brigade Jolivet, dans ses tranchées, n'avait eu à déplorer la perte que de 48 hommes blessés par des éclats de pierres du mur derrière

lequel ils s'étaient imprudemment abrités. L'infanterie de la 3^e division du général Fransecky, s'engagea sur la chaussée, « *tambours battant et musique en tête* ». La brigade Jolivet l'accueillit par une fusillade nourrie qui augmenta le désordre des troupes allemandes qui dans l'obscurité tombante, enlevèrent de haute lutte Saint-Hubert tenu par d'autres soldats prussiens. Dans ce désordre, de paniques successives, il était impossible de préciser ⁴⁶ les résultats des canons à balles, de l'infanterie ou des obus à shrapnel.

Conclusions

- 26 Bien qu'indéniables, les effets des canons à balles peuvent difficilement être quantifiés en dehors de cas précis. La relation prussienne parle seulement de « *fusillade nourrie* » sans citer les mitrailleuses. Il semble toutefois que la majorité des pertes prussiennes soit imputable à cette arme. Seule une consultation des fiches des blessés pourrait donner quelques renseignements complémentaires. Recherche qui paraît aujourd'hui difficile et longue ⁴⁷. Toutefois, on sait avec certitude que certains officiers ont été victimes de ces armes. Le général von François à Spicheren, le fils de Roon lors de la fameuse charge de la brigade Bredow, de même que le fils de Bismarck blessé et de son deuxième fils dont le cheval fut tué sous lui pendant cette même attaque. Au hasard des pages de l'historique prussien, on peut lire qu'un officier a été retrouvé à Rezonville littéralement haché par une vingtaine de balles de ces « *machines du diable* ».
- 27 Cependant, les règles d'emploi de ces canons à balles, édictées par la commission d'artillerie qui régnait en maître sur l'armement français, étaient trop rigoureuses et portaient d'une conception contraire à celle qu'avait imaginée l'Empereur. On confia cette arme à l'artillerie qui naturellement lui assigna le même rôle que celui des canons, c'est-à-dire de contrebattre l'artillerie ennemie ⁴⁸. C'est dans ce type de lutte qu'elle échoua. Il avait été préconisé un tir à grande portée, alors que ce fut aux distances moyennes qu'elle se montra le plus efficace. Il avait été conseillé de porter ces pièces à l'avant ; or, on s'aperçut à l'usage, qu'il valait mieux les tenir en réserve pour les engager contre des objectifs bien définis et dans des cas bien déterminés. Les mitrailleuses ont démontré leur vrai caractère : elles sont une arme d'interdiction qui participe à l'économie des forces. Après la guerre de 1870, le haut commandement ne tint pas compte des résultats, adoptant l'avis de Martin des Pallières qui affirmait que ces armes faisaient : « *plus de bruit que de besogne* », sans rechercher si c'était à l'outil, à l'ouvrier ou à la méthode qu'il fallait s'en prendre.
- 28 Les Prussiens, « *bien que leurs troupes en eussent maintes fois éprouvé la puissance, que les rapports des chefs de corps l'eussent constatée* », déclarèrent que l'artillerie n'en avait pas besoin et que l'infanterie n'en voulait pas. Il est vrai que le vainqueur ne cherche pas ses modèles chez le vaincu. En France, après des tentatives pour armer un train blindé avec ces canons, et leur mauvais emploi, on déclara que cette arme était obsolète et ne pouvait pas concurrencer le canon à tir rapide ⁴⁹. Ce ne fut qu'en 1907, avec les rapports sur les combats du conflit russo-japonais de 1905, que l'on adopta une mitrailleuse automatique cette fois, la fameuse « Saint Étienne », modifiée en 1914 par Hotchkiss ⁵⁰, qui supporta la Première Guerre mondiale. Aussi, Moltke en 1871 écrivait : « *À mon avis, le perfectionnement des armes à feu a donné à la défensive tactique un avantage marqué sur l'offensive. Dans la campagne de 1870-71, nous nous sommes, il est vrai, toujours comportés offensivement, et avons réussi à enlever les positions ennemies les plus fortes* ⁵¹. Mais au prix de quelles pertes ! Il me paraît

plus habile de se tenir tout d'abord sur la défensive et de passer à l'offensive seulement après qu'on a repoussé plusieurs attaques de l'ennemi. »⁵² Le règlement de l'armée allemande de 1909 intégra ce concept.

- 29 L'École de guerre française, n'ayant jamais défini la responsabilité de l'armée dans la défaite de 1870-1871 ou l'attribuant, à tort, à la défensive alors qu'il aurait fallu mettre en cause l'immobilisme du haut commandement, négligea les enseignements de Gravelotte, de Rezonville, de Saint-Privat et prôna l'offensive à outrance. Les fameuses conférences du lieutenant-colonel de Grandmaison, « *irraisonnées, outrancières et dangereuses* »⁵³ justifiaient la citation du professeur Allan Mitchell de l'université de Californie à San Diego qui demanda sans crainte d'être contredit « *Combien d'hommes sont tombés en 1914, non pour la patrie mais pour des illusions nées en 1870 ?* »⁵⁴

BIBLIOGRAPHIE

- Historique édité par le Grand État-Major prussien, en tenant compte de l'avertissement du traducteur « *Indispensable mais restant un monument élevé à la gloire de l'armée prussienne.* »
- Historique édité par la section historique de l'état-major de l'armée entre 1899 et 1911 en 32 fascicules.
- REBOUL (commandant), *Les canons à balles*, Paris, Chapelot, 1910, 183 pages.
- DEVAUREIX (général), *Armée du Rhin*, Paris, Lavauzelle, 1909, 746 pages.
- TOURNÉS (général), *Étude de tactique d'infanterie*, Paris, Lavauzelle, s.d., 301 pages.
- BLEIBTREU (Karl), *La légende de Moltke*, Paris, Lavauzelle, s.d., 223 pages.
- HOENIG (Fritz), *La vérité sur la bataille de Vionville – Mars-la-Tour*, Paris, Chapelot, 1903, 255 pages.
- HOENIG (Fritz), *24 heures de la stratégie de Moltke*, Paris, Chapelot, 1901, 347 pages.
- WIDDERN (cardinal de), *Journées critiques*, Paris, Lavauzelle, 1902, 244 pages.
- HAUPRICH (colonel), *L'artillerie dans la bataille de Fräeschwiller*, compte d'auteur, musée de Woerth, 1996.
- ROUQUEROL (lieutenant-colonel), *L'Artillerie dans la bataille du 18 août 1870*, Berger-Levrault, Paris, 1906.

NOTES

1. Colonel Giaume, créateur et conservateur du musée d'artillerie de Draguignan.
2. Hauprich (colonel), *L'artillerie dans la bataille de Fräeschwiller*, compte d'auteur, musée de Woerth, 1996.
3. *Idem*.

4. D'après le général Suzanne, directeur de l'artillerie, c'est le mode d'emploi de l'artillerie française qui, plus que les déficiences techniques, a été à l'origine des faibles résultats de celle-ci.
5. DEVAUREIX (général), *Souvenir et observations sur la campagne de l'armée du Rhin*, Lavauzelle, Paris, 1900, p. 183.
6. Fiches de blessés consultées au département de l'armée de Terre du Service historique de la Défense, armée du Rhin, 6^e corps.
7. Correction inévitable de la flèche de la trajectoire.
8. A été codifié dans le règlement de 1909.
9. CANONGE (général), *Histoire Militaire Contemporaine*, Paris, Charpentier, 1887 et 1889.
10. Ce fait n'est pas isolé et existe dans toutes les armées du monde à toutes les époques : voir Ardant du Picq dans la relation d'une attaque à Wagram : 3 000 hommes « *ont buté en cours de route et sont restés couchés* ». César plaçait ses vétérans en dernier rang des manipules non comme ultime rempart mais pour passer au fil de l'épée ceux qui auraient eu l'intention de quitter le rang ! (Éric Muraise, introduction à l'histoire militaire). Voir également le journal des opérations de 1813 du 3^e corps relatant la fuite de beaucoup d'hommes abandonnant leurs camarades qui résistaient aux attaques ennemies.
11. Historique du Grand État-Major prussien, t. 1, annexe.
12. Une panique s'est produite après l'hécatombe de la 38^e brigade au ravin de la Cuche, le 16 août 1870. HOENIG, *La vérité sur la bataille de Vionville Mars-la-Tour*, Paris, Chapelot, 1893, p. 123. Ce qui permit à Bleibtreu de demander, « *comment l'armée allemande, disposant d'avantages aussi inappréciables, a trouvé le moyen de s'enchevêtrer dans une situation telle que celle du 16 août. Jamais capitaine ne s'est trouvé dans des conditions plus merveilleuses que Bazaine...* ». BLEIBTREU, *La légende de Moltke*, Paris, Lavauzelle, s.d., p. 16 et 19.
13. Une batterie de canons à balles avait une puissance de feu supérieure à celle d'un bataillon.
14. Cet article fait remonter les « *mitrailleuses* » à 1513 à la bataille de la Riotte, suivies par les « *perdreaux* », les « *mantelets* » enfin les « *orgues* ». La recherche du tir à mitraille est donc ancien (*Revue d'Histoire*, juillet 1907, p.17).
15. Pour tout ce qui concerne ce canon à balles, voir : CHALLEAT (général), *L'artillerie de terre en France*, Lavauzelle, Paris, 1933, p. 204.
16. Napoléon avait fait former un certain nombre d'officiers au maniement de ces pièces. Au nom du principe du « tour de rôle », ils furent affectés à d'autres postes. Le commandement des batteries de mitrailleuses échut à des officiers découvrant ces armes sur le champ de bataille ; le maniement devait être aisé car ils s'adaptèrent facilement.
17. L'imprévoyance des services n'avait pas fait distribuer des cartes de la région frontalière !
18. La difficulté à surmonter était et est toujours l'échauffement du canon. Sans manchon refroidisseur à eau, le tube de la « Maxim » allemande ne supportait que 300 coups, avec manchon 3 000.
19. Quelques divisions avaient 3 batteries de 4 et pas de canons à balles.

20. Son excès d'initiatives fut la cause des lourdes pertes de Rezonville. C'est le seul chef de corps de la guerre de 1870 qui n'a pas eu droit à une statue.
21. SCHNELL(général), « Die Schlacht bei Wörth », compte d'auteur, musée de Woerth, p. 82
22. Protégées par des épaulements de campagne. C'était exactement ce que voulait l'Empereur.
23. L'état-major avait été optimiste, les cartes d'Allemagne avaient été distribuées en nombre, tandis que les cartes de la région frontalière et de Metz faisaient défaut.
24. Historique, p. 461.
25. Notes personnelles du général. *Revue d'Histoire*, volume 36, p. 141.
26. L'historique prussien d'habitude si prolix est particulièrement discret sur ces combats. Accusé de falsifier les engagements, l'état-major fut contraint de publier vers 1898 une 25^e nomenclature qui, d'après le général Colin (*Les grandes batailles de l'histoire*) ne présente pas plus de garantie que la première version.
27. 11 batteries soit 66 pièces disponibles pendant ces combats.
28. Ce régiment avait déjà subi de lourdes pertes à Spicheren.
29. En 1870, les heures étaient décomptées en 12 heures et non en 24 comme de nos jours. Donc, il était 14 heures.
30. Il s'agit du colonel, chef d'état-major du 3^e corps prussien.
31. *Bismarcks Briefe an seine Gattin*, Cotta'sche Buchhandlung, Berlin, 1903.
32. La *Revue d'Histoire* cite l'historique du 12^e régiment d'infanterie prussienne : « *Les bataillons se trouvent dans une tourmente effroyable de feu d'infanterie et de mitrailleuses ; il leur est impossible d'avancer davantage.* » (n° 107, p. 280)
33. « *Les mitrailleuses interviennent à propos pour faucher littéralement les masses ennemies* » : rapport du général de Cisse, journal de marche de la 1^{re} division, *Revue d'Histoire*, p. 682.
34. Voir : HÖNIG (Fritz), *La vérité sur Vionville et Mars la Tour*, Paris, Chapelot, 1903, 250 pages. Cet ouvrage est consacré entièrement à la 38^e brigade. Hönig, qui faisait fonction d'adjudant de corps, y fut grièvement blessé.
35. *Revue d'Histoire*, n° 107, p. 281.
36. Lettre d'un officier allemand à sa famille interceptée et communiquée au ministre de la Guerre en septembre 1870.
37. Ce manque évident de liaison rapide a été vivement critiqué
38. Historique du 85^e régiment du 9^e corps, général von Manstein, p. 29.
39. « Sattelbefehl » au prince de Saxe, commandant de la garde.
40. Il semble également que ce dernier ait enjoint au commandant d'une batterie du 4^e corps, qui allait ouvrir le feu sur une brigade prussienne défilant devant ses pièces, l'ordre de se retirer.
41. Historique prussien, 6^e livraison, p. 715
42. Il apparaît, d'après les croquis, que ce furent les Saxons qui subirent les tirs de cette batterie.
43. Voir le récit de Verdy de Vernois de l'état-major de Moltke.
44. Historique prussien cité par l'historique français, p. 649.

45. Une grande batterie de 60 canons prussiens venait de déverser un déluge d'obus pendant une demi-heure sur la crête soit près de 4 500 projectiles, d'où l'expression « *ça tombait comme à Gravelotte* ».
 46. D'autant que les historiques ne citent que les numéros de batteries sans indiquer quel matériel elles utilisaient.
 47. Quelques fiches de blessés français à Rezonville citent « *balle dans les dos* ». Est-ce une blessure par balle prussienne lors des fameuses et coûteuses relèves des régiments ou une balle française tirée par des renforts, trop excités, dont le comportement, lors de leur arrivée derrière les premières lignes, donna lieu à des accidents ?
 48. Ce qui semble être également une erreur : les résultats de l'obus à shrapnel étant d'une grande efficacité contre l'infanterie même couchée.
 49. Le 75, espoir de l'armée française.
 50. Fonctionnant par emprunt de gaz.
 51. Le 18 août, c'est les Français, sur un ordre de Bazaine, qui se sont retirés de leurs positions ; en particulier à Gravelotte, que l'on peut considérer comme une victoire française.
 52. Moltke cité par la *Revue militaire des armées étrangères*, Paris, Chapelot, mai 1902, p. 369.
 53. JOFFRE (maréchal), *Mémoires*, Paris, Plon, 1932, p. 33.
 54. *La guerre de 1870 et ses conséquences*, colloque par Philippe Levillain et Rainer Riemenschneider, Bonn, Bouvier.
-

RÉSUMÉS

Les pertes engendrées par les combats entre l'armée prussienne et l'armée du Rhin en 1870 ne sont pas comparables. Les archives publiées plus de trente ans après les faits par la *Revue militaire* expliquent, pour partie, la différence sensible entre les belligérants : à Saint-Privat, 1 510 tués ou blessés pour le 6^e corps (Canrobert) et 10 500 pour la Garde prussienne et le 12^e corps Saxon, 453 tués et blessés pour le 2^e corps (Frossart) et 4 218 pour la 1^{re} armée prussienne (Steimetz). C'est l'action des canons à balles décriés par Martin des Pallières « *plus de bruits que de besogne* ». Conçus pour prolonger les rafales de l'infanterie aux portées moyennes entre le fusil et le canon, l'efficacité de cette arme quoique indéniable est méconnue. Employée par l'artillerie, sans effet, contre les batteries adverses, elle démontra son vrai caractère lorsque les commandants de batteries s'affranchirent du règlement et prirent pour cible l'infanterie ennemie.

Cannon balls in the army of the Rhine in 1870. Losses caused by the fighting between the Prussian army and the army of the Rhine in 1870 are not comparable. Archives published more than thirty years after the fact by the *Revue militaire* explain, in part, the difference between the belligerents: at Saint-Privat, 1,510 killed or wounded in the 6th Corps (Canrobert) and 10,500 for the Prussian Guard and the 12th Saxon Corps, 453 killed and wounded for the 2nd Corps (Frossart) and 4,218 for the 1st Prussian Army (Steimetz). This is the result of the cannon balls decried by Martin Pallières as "more noise than effect". Designed to extend the fire of the infantry to a range midway between the rifle and the cannon, the effectiveness of this weapon, though undeniable, is

unknown. Used by the artillery, without effect, against enemy batteries, it showed its true character when the commanders of batteries broke with regulation and asked to target enemy infantry.

INDEX

Mots-clés : artillerie, guerre 1870-1871, stratégie

AUTEUR

ROLAND KOCH

Colonel de réserve, il est docteur en histoire militaire de l'université Montpellier III (sa thèse *Analyse de la défaite de l'armée du Rhin en 1870* est disponible sur microfiches dans les BU), il est par ailleurs titulaire d'un master en défense et sécurité européenne.